



S E R M O N V.

S U R

LA MORT DU JUSTE.

*Que je meure de la mort des Justes, &
que ma fin soit semblable à la leur!*
Nomb. XXIII. 10.

S'il est rare de voir des gens
qui pensent souvent à la
mort, il est plus rare en-
core d'en trouver qui ne
souhaitent de bien mourir, lorsqu'ils
y pensent; & je ne crains point de
me tromper, lorsque je me persuade
que ce souhait général des hommes,
fait

fait en particulier le principal souhait de votre cœur. Aucun de vous, je m'assure, ne voudroit donner pour tous les biens du siècle l'espérance qu'il a de mourir dans l'amour de son Dieu. Vous en regarderiez la proposition avec horreur, si elle pouvoit vous être faite; & sans doute que le monde n'a point d'attraits, ni le Démon d'artifices, qui pussent vous faire consentir à un échange si desavantageux.

Mais ne vous y trompez pas, autant qu'il est avantageux de bien mourir, autant est-il dangereux d'en concevoir une vaine espérance; & je ne sai lequel feroit au fond un plus grand malheur pour nous, ou de ne vouloir point penser à la mort par l'attachement que nous avons pour la vie, ou de négliger de bien vivre, par la fausse espérance de bien mourir.

A ces deux illusions de notre corruption,

ruption, nous opposons deux importantes vérités. La première est que rien ne nous est plus nécessaire qu'une heureuse mort. La seconde, que pour bien mourir, il ne suffit point d'en former le souhait; deux vérités importantes qui répondent aux deux divines leçons de notre texte. Il faut bien en effet qu'une bonne mort soit précieuse & nécessaire, puis qu'elle fait le vœu des mondains & des profanes eux-mêmes, & que Balaam la souhaite aujourd'hui: mais il faut bien aussi qu'il y ait plus de difficulté qu'on ne s'imagine, à mourir comme il faut, puisque nous trouvons ici un homme qui semble en concevoir le desir avec passion, & qui en exprime le vœu avec force, sans pourtant le voir accomplir. Deux réflexions qui nous paroissent importantes entre toutes celles qu'on peut faire sur ce texte.

On ne s'arrêtera donc point à vous

Tome II.

Ce

dire

dire ici, que Balaam qui étoit honoré du don de la prophétie, quoi qu'étranger, ayant reçu un indigne salaire pour maudire les Enfans d'Israël, ne pût s'empêcher de les bénir, & qu'une partie considérable de cette bénédiction consista dans ce vœu de notre texte: *Que je meure de la mort des Justes!* c'est-à-dire, des Israélites, que ma fin soit semblable à la leur, c'est-à-dire, à la fin de chacun d'eux, entendant par cet Israël, l'Israël selon l'esprit, auquel seul appartiennent toutes les prérogatives de l'Alliance de Dieu; & comptant que non seulement personne ne peut se dire heureux avant sa mort, mais encore que c'est à la mort qu'appartiennent toutes les bénédictions de la vie. Nous nous dispenserons d'entrer dans ces considérations particulières, persuadés que pour répondre à l'intention du St. Esprit, nous ne devons pas tant rechercher de faire beau-

beaucoup de réflexions sur ces paroles, que de choisir celles qui ont le plus de rapport à nos besoins. C'est pourquoi nous traiterons dans ce Discours, I. de la nécessité qu'il y a à bien mourir, ou des raisons qui peuvent nous obliger à former ce souhait, à l'exemple de Balaam; & nous verrons en II. lieu, en quoi consiste cette heureuse mort des Justes que nous devons souhaiter. On en établira d'abord la nécessité; on en découvrira ensuite les caractères. On vous montrera qu'il faut être insensé ou ennemi de soi-même, pour ne chercher point à bien mourir; & l'on vous fera voir que ce n'est que par les austérités de la vie, qu'on obtient le bonheur de la mort. C'est de quoi nous espérons vous convaincre dans cet entretien sacré. Mais en vain l'espérons-nous, si Dieu lui-même ne fait notre persuasion. Puise-t-il éclairer notre esprit par les lu-

mières efficaces de sa vérité, & toucher nos cœurs par les attraits victorieux de sa grace, pour nous rendre salutairement attentifs aux paroles d'un homme qui fut si inutilement éclairé ! & puissions-nous, enseignés de Dieu même dans ce moment, nous convaincre si bien de la nécessité qu'il y a à bien mourir, que nous fassions céder tous nos soins, à celui de bien vivre, à la gloire de son grand nom, & pour le salut éternel de nos ames. Amen.

I. P A R T I E.

Balaam souhaite de bien mourir, il ne faut pas s'en étonner, il est naturel aux hommes de s'aimer eux-mêmes; les plus méchants & les plus abandonnés souhaitent de vivre en repos, & de mourir avec consolation, parce que ceux qui ne craignent point Dieu, craignent leur propre misère. J'avoue

J'avoue qu'ils ne pensent à ce dernier objet, que le moins qu'ils peuvent, & que le bandeau des considérations humaines, & des affaires de cette vie, les empêche de le voir; mais enfin il y a des momens où la lumière de Dieu, plus forte que les passions de l'homme, lui découvre malgré lui, aussi bien qu'à Balaam, ce qu'il fait effort de se cacher, & alors la mort se présente à lui sous plusieurs faces différentes, plus terrible l'une que l'autre. Car si vous la considérez en elle-même, c'est une nécessité de se dissoudre, imposée à toutes les créatures mortelles; c'est une loi inflexible qui retranche de la société des vivans; un ordre de n'être plus ce que nous étions, qui se donne & qui s'exécute en même tems.

Si vous la regardez par rapport à la nature, elle en fait comme la dissolution à notre égard; elle ôte la

lumière à nos yeux, & le souffle à nos narines; elle fait disparaître le ciel, la terre, les élémens; elle éteint la lumière des astres, puisque, si ces choses subsistent, elles ne subsistent plus pour nous.

Si vous la considérez par rapport à la société, elle rompt tous les liens les plus doux & les plus légitimes qui nous attachent les uns aux autres; elle finit tous les commerces, elle déssole les familles, elle dépeuple les Etats, elle change les villes en déserts. Méprisant les larmes des enfans, & les lamentations de la vieille, sourde à nos cris, insensible à nos plaintes, sans respect pour le riche, sans compassion pour le pauvre; de la même main elle brise les sceptres & les houlettes; des mêmes pieds elle foule la magnificence des palais, & le chaume des cabanes; de la même faux elle vendange l'esprit des grands, & celui des peuples,

fe-

faisant descendre les monarques du trône dans le tombeau ; abattant les Magistrats parmi la foule obscure de ceux qui leur obéissoient ; elle mêle les soupirs & les larmes de toute la terre , & confond tous les âges , tous les sexes , & toutes les conditions , dans les mêmes frayeurs & dans les mêmes ténèbres.

Si vous la regardez par rapport au Monde , elle ôte aux dignités leur éclat , aux richesses leur prix ; à la puissance son crédit , au mérite sa considération , à la fortune ses esclaves , à la faveur ses adorateurs. La puissance du tombeau consume l'or & l'argent , efface la pourpre , elle avilit les trésors , parce qu'en rendant notre esprit à Dieu , & notre corps à la terre , elle rend aussi la vanité à elle-même.

Si vous regardez la mort , par rapport à notre corps , c'est la dissolution de cette idole si long-tems & si

vainement encensée; elle jette les ténèbres sur ses yeux, la pâleur sur son front, la glace dans son cœur, la pourriture dans toutes ses parties; ce superbe qui fouloit les hommes sous ses pieds, est lui-même foulé des animaux. Cet homme qui fut assis sur des sièges magnifiques, *est couché sur une couche de vers*; c'étoit une espèce de Dieu, c'est présentement un cadavre.

Esaïe.
XIV,
11.

Si vous considérez la mort, par rapport à la conscience, c'est un ministre de jugement, une messagère de nouvelles effrayantes, un éclair de la justice de Dieu, une foudre qui part de cette main redoutable; elle assemble dans un moment, tous les effrois qui étoient entrés dans notre cœur pendant toute notre vie.

Si vous regardez la mort, par rapport au Démon, c'est le triomphe de celui qui dès le commencement s'est rendu coupable du meurtre du genre-

re-humain, c'est le regne du Destructeur. Le Démon a l'empire de la mort, comme Jésus-Christ a l'empire de la vie; d'où vient que les Démoniaques aiment à habiter parmi les sépulchres, & se réjouissent de voir dans les monumens de la mort, l'ouvrage de cet Esprit de ténèbres.

Si vous la considérez par rapport à Dieu, elle est le ministre de sa justice, l'exécuteur de ses arrêts, son sacrificateur, un sacrificateur inexorable, qui frappe tout, qui extermine tout, qui lui fait en tous lieux un sacrifice de sang & de larmes.

Enfin, la mort est un mal auquel les hommes ne pensent qu'avec frayeur, qu'ils reçoivent avec désespoir, qu'ils souffrent avec accablement. La pensée de la mort les trouble, la venue de la mort les déconcerte, & la mort même les fait disparaître pour toujours.

Mais quoi que la mort semble égale pour tous, il y a pourtant bien de la différence dans le sentiment que les hommes en ont communément. On meurt en bête (pardonnez-moi cette expression, qui n'est point trop basse pour le sujet dont il s'agit), on meurt en homme, on meurt en philosophe, on meurt en homme de bien. On meurt en bête, lorsqu'on meurt sans crainte, après avoir vécu sans réflexion; lorsqu'on doit à sa propre insensibilité, le repos de ses derniers momens, & que l'on fait ce qu'on peut pour ignorer sa mort, dans le tems même qu'on ne peut s'empêcher de la recevoir; & telle est la disposition, non seulement des hommes du commun, mais encore de ces Héros qui n'ont point connu le vrai Dieu. C'est dans cette vue qu'un fameux Conquérant interrogé, laquelle lui paroissoit la plus souhaitable de toutes les morts, répondit, que

que c'étoit la moins attendue. Vous auriez crû, à voir son intrépidité dans les périls de la guerre, qu'il méprisoit la mort; non, c'est seulement qu'il n'osoit la regarder fixement. Il ne pouvoit souffrir l'image de ce qu'il faisoit profession de braver tous les jours. Evitant de la pensée, ce que la loi du destin lui faisoit voir ne pouvoir être évité en effet, il ne cherchoit pas tant la mort, qu'une maniere de mourir qui le sauvât de ses propres frayeurs, Il devoit sa fermeté à sa foiblesse; le Héros n'avoit pas la force d'être un homme, & celui qui obtint des autels pour prix de sa valeur, ne faisoit au fond qu'imiter les bêtes, qui meurent sans s'en appercevoir.

On meurt en homme, j'entens en homme foible & préoccupé, lorsque ne mourant pas tout à fait sans réflexion & sans prévoyance, on s'occupe de soins inutiles, ou d'intérêts
peu

peu importans. A quoi sert le soin de sa sépulture & de ses funérailles, si ordinaire aux mourans, si inutile en soi ? A quoi peuvent servir ces ornemens qui ne parent qu'un cadavre, ces flambeaux qui ne sauroient dissiper les ténèbres du tombeau, ces sons lugubres qui ne peuvent être entendus par des oreilles que la mort a fermées pour jamais, & ces tristes pompes qui terminent la vanité & qui la font revivre ? à quoi fervent toutes ces choses, qu'à nous montrer que nous sommes enfans, même en quittant la vie, & que notre orgueil & notre folie n'entrent point dans le tombeau avec nous ?

Si le soin de regler ses affaires est légitime, il faut avouer qu'il cesse d'être important à mesure que nous approchons du tombeau & que nous changeons d'état & de situation. Quelle place peut il tenir entre toutes

tes ces grandes vûes qui nous occupent alors; & combien les affaires de cette vie paroissent-elles petites à une ame devant laquelle le tems n'est plus qu'un point, prête comme elle est, à entrer dans les vastes abîmes de l'Eternité.

On meurt en philosophe, lorsqu'on tâche de se dédommager des pertes inévitables que la mort nous cause, par la gloire qu'il y a à mourir avec fermeté. En effet, on cherche à vivre dans la mémoire des hommes, lorsqu'on cesse de vivre réellement, & l'on ne croit pas mourir tout-à-fait, lorsqu'on peut mourir avec bruit, & attirer les regards & l'attention des hommes en mourant. Mais sans dire, qu'on ne peut se satisfaire de cette vaine immortalité qui ne peut flater nos cendres, ou réjouir nos ossemens dans le tombeau; quel est ce prodigieux renversement qui fait servir la mort à une fin

si

si contraire à sa véritable destination ? Elle est destinée par la justice & par la sagesse de Dieu, à confondre l'orgueil de l'homme, servira-t-elle au triomphe de sa vanité ? l'homme avoit prétendu s'égaliser à la Divinité, en prêtant l'oreille à cette voix du

Gen.
III. 5.

Séducteur, *vous serez comme des Dieux.* Que fait la justice divine ? Elle renvoie à la terre ce Dieu de terre ; elle commande à la mort de détruire celui qui s'étoit si insolemment élevé, & de ne laisser pas même la qualité d'homme, à celui qui avoit aspiré à la gloire de sa Divinité. *Tu es*

Gen.
III. 19.

poudre, lui crie-t-elle, & tu retourneras en poudre : mais voici un retour de l'orgueil de l'homme, auquel on ne se seroit pas attendu, la mort vient humilier l'homme, mais l'homme cherche à rendre ce dessein inutile, en la prenant elle-même pour l'objet de sa vanité ; il s'enorgueillit de recevoir sans frayeur le coup de la foudre

foudre qui le réduit en poussière; il ose braver la majesté du Tout-puissant, par l'endroit même par lequel elle a prétendu se glorifier. Quoi donc! La mort ne sera-t-elle plus une réparation que notre orgueil fait à sa grandeur offensée? & lors que la justice de Dieu vient punir notre orgueil, notre orgueil triomphera-t-il de sa justice en profitant de ses pertes, en survivant à sa propre ruine, en triomphant de sa défaite. Non, Mes Freres, cela ne peut, ni ne doit être de la sorte; & pour vous le montrer, il est tems de tirer le rideau de la mort, & de vous faire voir sans aucun voile, ce qu'elle a de plus terrible en effet.

La mort est le Roi des épouvantemens; c'est l'expression d'un Prophete; la mort est entre les choses terribles, la plus terrible, c'est la parole d'un Philosophe; la sagesse humaine étant conforme en cela à la voix d'un homme instruit

instruit dans l'école de Dieu; mais cette vérité, pour être reçue sans contradiction, doit être bien entendue, & son sens limité. Car n'est-il pas vrai que la vie est en quelque sorte plus terrible que la mort, & que c'est la vie qui rend la mort si terrible ?

On pourroit s'appriivoiser avec ce monstre, tout affreux qu'il est, si l'on étoit condamné seulement à en être dévoré; mais de devenir sa proie sans perdre la vie & le sentiment, de mourir & ne périr point, & après la fuite précipitée de ces jours de notre vanité, qui ne reviendront jamais, se trouver accueilli d'une éternité de misère qui suit l'homme criminel, & qui est comme déjà entassée dans ses derniers momens, C'est-là, Mes Freres, c'est-là ce qui déconcerte l'amour propre avec ses raffinemens, & ses artifices; c'est ce qui foudroie la vanité humaine, & qui

met

met une pierre sur le tombeau de cet hydre toujours prête à revenir.

Certainement, on ne peut voir le mépris que les hommes font paroître pour la majesté Divine, dans leurs paroles & dans leurs actions, sans convenir que la mort vient à propos pour confondre un si grand orgueil, & qu'autant qu'elle est terrible en elle-même, autant étoit-elle nécessaire pour la gloire de Dieu, & pour notre humilité: mais lors que nous considérons que la mort abbat l'Impie sans l'humilier, qu'elle le foudroie & ne fait qu'augmenter son orgueil, n'avons-nous pas raison de penser que c'est avec autant de sagesse, que de justice, que Dieu après avoir puni l'impiété de la vie, par les horreurs de la mort, punit l'insolence d'une mort qui le brave par les sentimens éternels d'une vie, dirai-je, ou d'une mort? oui d'une vie & d'une mort tout ensemble; d'une vie mêlée des

horreurs de la mort; d'une mort mêlée des sentimens de la vie; d'une vie qui n'empêchera pas que les hommes ne meurent toujours pour être plus misérables; d'une mort qui n'empêchera pas qu'ils ne vivent toujours pour mieux sentir leur misère.

Mais n'entens-je point l'Incrédule qui m'arrête, pour me dire qu'il n'auroit que faire d'exhortation pour bien vivre & pour bien mourir, s'il étoit persuadé de cette éternité de vie que je suppose; que c'est-là ce qu'il faudroit prouver, & ce qu'il n'est pas aisé d'établir, parce qu'il est difficile de dire des nouvelles certaines d'un pays d'où personne n'est encore revenu.

Mais si l'on ne voit point revenir les morts pour confirmer les espérances de la piété, font-ils donc revenus quelquefois pour autoriser les désordres du libertinage? Si nous devons douter de la vie éternelle,
l'In-

l'Incrédule est-il bien certain de son anéantissement ? Où nous renvoyez-vous, s'écrie de nouveau le Libertin, est-ce par des incertitudes que vous prétendez que nous réglions notre vie ? Oui j'aurois droit de le prétendre dans votre supposition, & il suffiroit que l'état de l'homme après la mort, fût douteux, pour nous obliger à prendre le parti le plus sûr, qui est celui de la vertu, & à ne pas courir, pour ce qui n'est que vanité, le hazard ; je dis le simple hazard d'être éternellement misérable. Mais il ne faut point laisser le plaisir du doute à ces dangereux Avocats de la sensualité & du néant ; il faut, s'il se peut, les forcer d'ouvrir l'oreille à la voix de la nature, de la raison, de la conscience, & de la Religion, qui déposent en faveur de notre immortalité.

Quelque effort que les hommes fassent pour se dégrader eux-mêmes, une voix plus puissante que celle de

leur corruption leur dit, qu'il y a en eux quelque chose qui les élève au-dessus de la condition des bêtes. Quand la raison n'auroit pas le privilege de les distinguer à cet égard, les sentimens de leur cœur l'auroient incontestablement, puisque tous ces sentimens nous montrent que nous sommes faits pour l'avenir; au lieu qu'il n'y a point d'inclination dans les bêtes, qui ne fasse voir qu'elles sont faites pour le tems présent. Il n'y a point de vanité dans les biens de la nature, par rapport à elles, non pas même dans l'herbe qui leur sert d'aliment. Cette herbe qui croît le matin, & qui sèche sur le soir, l'emblème de la vanité, est un bien réel & solide par rapport aux animaux qui en font leur pâture, parce que c'est un bien qui leur est proportionné; il leur sert pour le tems présent, & ils n'ont que faire de l'avenir: mais tout est vanité dans le monde

de

de par rapport à l'homme; nous le savons, nous le sentons; en vain voudroit-on le contester: & pourquoi cela, si ce n'est parce que malgré nous, nous nous appercevons de la disproportion qui est entre le monde qui périt, & notre ame qui ne périt point? autrement à quoi bon ces vastes desirs dans une nature si bornée, ces inquiétudes pour l'avenir dans un être qui finit si-tôt; & pour tout dire en un mot, ce sentiment de la vanité du monde, & ce sentiment de notre immortalité qui nous sont si naturels, qui s'expliquent l'un l'autre, & qui se soutiennent mutuellement dans notre cœur.

Mais allons plus loin; ce n'est pas ce me semble, relever excessivement l'excellence de l'homme, que de supposer que, comme les autres choses, il suit sa destinée, & va à sa fin d'une manière proportionnée à sa nature; de sorte qu'étant un être

raisonnable, il doit être conduit par une loi soutenue de motifs, laquelle prescrive la justice, & la fasse observer. Chacun fait que les hommes ne se gouvernent pas autrement; la nature leur dit qu'ils sont faits pour l'ordre, & non pour la confusion. Où est la famille bien réglée où le pere de famille punisse la vertu & l'obéissance de ses enfans, & recompense leur méchanceté & leur rébellion? Qui ne fait au contraire qu'il lui est tout aussi naturel d'exercer la justice, que d'avoir le sens commun, & d'être une créature raisonnable?

On fait qu'il est plus nécessaire encore d'observer cette loi dans une ville, composée de plusieurs familles, plus nécessaire encore dans un Etat composé de plusieurs villes, ou dans un Empire composé de plusieurs Etats, le nombre des personnes qui doivent être gouvernées, ne pouvant croître sans augmenter les difficultés
du

du Gouvernement, & ces difficultés, à mesure qu'elles croissent, rendant l'ordre de la justice plus nécessaire & plus inviolable? Croirons-nous donc que lorsque toutes les sociétés particulières ne subsistent que par les loix & la justice, la Société générale des hommes soit faite pour le renversement & pour la confusion? C'est ce qu'il faudroit dire dans le principe des Incrédules: car je demande, si l'ame de l'homme périt avec son corps, quelle justice le Chef & l'Auteur de toutes les Sociétés exerce-t-il dans le monde? quelle différence met-il entre le vice & la vertu? comment unit-il la peine avec le crime? Est-ce par les maladies? mais elles affligent également tous les hommes. Est-ce par l'adversité? mais elle est fort souvent le partage des hommes vertueux. Est-ce par la mort? mais elle est commune aux bons & aux méchants.

Les Législateurs & les Magistrats humains punissent à la vérité ceux qui commettent des crimes extérieurs, qui troublent l'ordre de la Société; mais qui punira les crimes de l'esprit, les crimes cachés, & tant de crimes qui trouvent dans leur excès leur propre impunité.

Que si les bénédictions du tems présent sont les seules que nous pouvons espérer, & s'il n'y a point d'autre vie après celle-ci, il s'ensuit premièrement, que la véritable vertu nous est inutile, & qu'il n'y a qu'une vertu contrefaite qui puisse nous servir; car ce sont les apparences & non la réalité de la vertu, qui surprennent l'estime des hommes, & qui par là font notre avancement. Ce ne sera donc pas la vertu, mais l'hypocrisie qui obtiendra les seules faveurs que la Divinité trouve bon de dispenser aux hommes; de sorte qu'il faudra s'écrier, non pas comme
Bru-

Brutus mourant, *o vertu ! je reconnois que tu n'est qu'un fantôme* : mais en renversant un peu ces paroles, ô fantôme de vertu ! je reconnois que tu vaus mieux que la véritable vertu elle-même. Il s'ensuit en second lieu, que dans l'ordre des choses établies par la Providence, le crime & le vice sont bénits au préjudice de l'innocence & de la vertu ; car qui ne fait que l'injustice, la mauvaise foi & l'intempérance, se mettent en possession des plaisirs & des richesses que refusent la bonne foi, la tempérance & la modération ; que si l'on veut trouver d'heureux mondains , il faut les chercher , du moins pour l'ordinaire , parmi ceux qui ont renoncé à la vertu, ou qui n'en pratiquent que de fausses , c'est-à-dire , qui sont vertueux en apparence , & vicieux en effet ? Il s'ensuit en troisieme lieu , que les crimes obtiennent leur impunité , & même

la prospérité temporelle, quand ils sont poussés jusques à l'excès; s'il se trouve un Alexandre pour juger un pirate, qui avec son brigantin trouble la liberté du commerce, & enlève les richesses des particuliers, qui jugera cet Alexandre, qui avec son armée trouble le repos du monde, & ravit les richesses des climats les plus reculés? Un homicide particulier est condamné & puni de mort par la Justice humaine, mais les parricides publics se mettent au-dessus de la juridiction des tribunaux, & sont à couverts de la force du bras séculier, à force de commettre de grands crimes. Enfin il s'ensuit encore, qu'il ne faut qu'être grand scélérat pour éviter la punition que Dieu semble avoir attachée au cœur de chaque criminel. Car vous savez bien qu'on étouffe ses remords par l'habitude du crime, & qu'on commet le mal sans scrupule, lorsqu'on

qu'on le commet avec une malice consommée. Que s'il n'y a point d'autre jugement à attendre de la part de Dieu, que celui qu'il prononce dans le fond de notre cœur, on n'a qu'à l'offenser sans crainte & sans mesure, pour être à couvert à jamais de sa justice, & l'excès de notre malice suffit pour nous sauver. Quoi donc ? la conscience punira les hommes vertueux par les remords qu'elle leur inspire, lorsqu'ils manquent par faiblesse, & les méchans trouveront dans l'excès de leur corruption, leur sûreté & leur repos contre la voix de la conscience ? quelle seroit cette justice, qui assureroit ainsi le vice, & puniroit la vertu ? Et certainement si cela étoit de la sorte, on auroit autant de peine à trouver la sagesse de Dieu dans la société des hommes, qu'il y en a à y découvrir sa justice. Car si Dieu a eu dessein d'établir dans le monde ce désordre
que

que nous venons d'y remarquer, où est sa droiture? & s'il a eu dessein d'éviter ce désordre, ou de le corriger & le réparer, & qu'il n'en ait point trouvé d'autres moyens, où est sa sagesse?

Quelle idée devoit-on encore avoir de sa bonté: Quoi! Dieu sera bon envers les méchans précisément? Il bénira la violence, il choisira le vice pour en faire l'objet de sa bénéficence? A ce compte nous devrions plutôt nous plaindre, que bénir Dieu, de ce qu'il nous a donné une raison qui nous distingue des bêtes; car celles-ci seront heureuses de n'être pas des hommes, & les hommes malheureux de n'être pas des bêtes. Nous devrions murmurer, de ce qu'il nous aura faits vertueux & raisonnables; car ce sont ces principes de droiture qui font tous nos malheurs, en nous empêchant de nous avancer & de nous satisfaire.

Je

Je passe plus avant ; je soutiens que ce principe des Incrédulés va à ôter à Dieu toute sorte de connoissance de ce qui se passe dans le monde : car, si Dieu connoît les choses, assurément il les connoît telles qu'elles sont , & si Dieu connoît les choses telles qu'elles sont , il fait que la vertu n'est pas digne de punition , & que le crime n'est pas digne de récompense ; que ce n'est pas l'hypocrisie qui doit , au préjudice de la véritable vertu , obtenir ses bénédictions ; & qu'enfin , il est contre l'ordre , la justice , & la raison éternelle , que des crimes demeurent impunis , & même qu'ils soient heureux & bénits précisément , parce que ce sont de grands crimes , ou qu'ils sont commis sans aucun remords. Que si vous ôtez à Dieu la connoissance , vous anéantissez son existence nécessairement , puisqu'on n'entend rien par le terme de Dieu ,
ou

ou l'on entend pour le moins un Être intelligent. Egarement pitoyable des Incrédules , qui conviennent presque tous , qu'on ne peut jeter les yeux sur la nature , sans y trouver des caracteres d'une intelligence & d'une sagesse qui la gouverne , & qui cependant osent établir ici un principe qui détruit manifestement toutes les idées que la nature nous donne , non seulement de son intelligence & de sa sagesse , mais encore de sa bonté , de sa justice , & de toutes les autres vertus qui sont les plus essentielles à l'Être Suprême. Quoi donc ! tout ne sera que sagesse dans le monde inanimé , & tout sera renversément dans le monde raisonnable ? Quoi ! nous appercevons Dieu dans la nature , & nous serons Athées dans la Société ?

Mais , dit-on , Dieu est si élevé au-dessus de nous , qu'il ne s'embarasse point de notre conduite. Ob-
jec-

jection frivole & qui est un tissu d'absurdités renfermées en quatre mots. Car il est vrai que Dieu conduit les choses humaines, mais il ne l'est pas qu'il s'embarrasse selon nous de leur conduite ; & qui ne fait au contraire que c'est-là la gloire de l'Être Souverain , de conduire également les choses grandes & petites, & de s'embarrasser aussi peu des unes que des autres ? D'ailleurs , qu'entend-on par cet éloignement , qui nous sépare de Dieu ? Si c'est un éloignement local , quel égarement est celui-ci ? Dieu ne remplit-il pas tous les lieux par son immensité ? & le soleil sans être par tout comme lui, n'éclaire-t-il pas les lieux les plus bas sans s'abaisser ? Que si c'est d'un éloignement de perfection que l'on parle, ne voit-on pas que c'est cet éloignement même qui fait la nécessité où Dieu se trouve , d'être plus droit, plus intelligent , plus sage , plus jus-

te

te que nous ne sommes , & qui par conséquent ne lui permet point d'avoir enchaîné les causes secondes, ou établi les principes du Monde & de la Société, dans cet ordre qui favoriseroit le crime, & qui feroit le désespoir de la vertu. Notre esprit, dit-on, est trop borné pour juger des vertus de Dieu ; mais si toutes les vertus de Dieu sans exception nous sont cachées , comment favons-nous qu'il y a un Dieu , & si quelques-unes de ces vertus de Dieu nous sont connues , pourquoi fera - ce une trop grande témérité à moi de supposer que j'ai quelque connoissance de ces vertus ? pourquoi ne chercherai-je pas ces vertus dans la Société après les avoir trouvées dans la Nature ? ou plutôt, pourquoi détruirai-je d'une main, ce que j'ai bâti de l'autre ? Je ne connois la Divinité que par l'éclat de ses vertus qui se manifestent dans ses ouvrages , pourquoi anéantirai-

tirai je donc son existence , en révoquant en doute ces vertus sans lesquelles son existence me seroit inconnue. Ces preuves sont fortes, évidentes, lumineuses; mais comme elles sont générales , il a été nécessaire que la sagesse du Créateur , les fit descendre , pour ainsi dire , de l'esprit dans le cœur , & que la conscience fit sentir à chacun de nous en particulier, ce que la raison doit faire connoître à tous les hommes.

Et en effet, s'il n'y a rien à attendre après la mort, il n'y a plus de motifs pour bien vivre; l'intérêt & la volupté deviennent notre loi la plus sacrée & la plus inviolable. Si les motifs cessent, il n'y a plus de loi; car la loi ne sauroit subsister sans motifs, je veux dire, sans promesses & sans menaces qui soutiennent le précepte. S'il n'y a plus de loi, il n'y a plus de transgression, plus de crime par conséquent, plus de dis-

Tome II.

E e

inction

inction entre le vice & la vertu. Mais renversez la morale tant qu'il vous plaira, vous ne pouvez renverser le fond de votre cœur. Que tous les hommes vous flatent, que tous les Philosophes vous absolvent, votre conscience, malgré eux, & malgré vous, vous condamnera. Ce n'est pas tout encore, Dieu a voulu nous rendre cette vérité plus sensible; il a, pour ainsi dire, voulu donner du corps à la Religion, en exposant à nos sens l'immortalité bienheureuse, la faisant voir aux yeux, entendre aux oreilles, & toucher à la main.

C'est pour cela que Jésus-Christ est ressuscité des morts; événement qui est de tous les faits qui ont jamais été avancés, d'un côté, le plus important, & de l'autre, le mieux établi: je dis le plus important, puisqu'il satisfait même à la demande de l'incrédulité, nous faisant voir un
homme

hômme divin, revenu miraculeusement de l'autre monde, pour confirmer les espérances de la vertu. J'ajoute que c'est-là de tous les faits le mieux établi, puisqu'il est attesté par une foule de témoins non suspects, simples dans leurs manières, détachés du monde dans leur profession, irrépréhensibles dans leur vie, sages dans leur conduite, bien instruits dans la loi du Seigneur, sobres, tempérans, modérés, humbles, patients, charitables, ennemis du mensonge qu'ils jugent incompatible avec le salut, qui déposent qu'ils ont vu Jésus-Christ ressuscité, qui le déposent au milieu des tourmens, constamment, sans qu'aucun se retracte, & qui ne se contentant point de soutenir leur témoignage, en souffrant toute sorte d'infamie, de disgraces & de supplices, avec une patience plus qu'humaine, prouvent encore ce qu'ils déposent, en faisant eux-

E e 2

mê-

mêmes des miracles qui convertissent les nations.

Quel plus grand moyen la sagesse divine pouvoit-elle employer pour nous engager à faire nos efforts pour bien mourir, que de convaincre ainsi notre esprit, notre cœur & nos yeux tout à la fois, de ce redoutable avenir qui nous attend après la mort.

Ce seroit une triste prérogative pour nous, que celle de vivre après notre mort, si nous ne pouvions espérer de vivre heureux dans cet état; & il n'y auroit d'ailleurs rien de si vain que l'éternité, toute vaste, toute immense qu'elle est, si cette éternité ne nous regardoit pas. Mais heureusement nous sommes certains de cette double éternité si nécessaire à notre espérance; éternité de durée qui suit la condition de notre esprit; éternité de bonheur promise à notre foi. Je dis que nous en sommes certains

tains, & je ne crains point d'en trop dire, après vous avoir montré que cela est tout aussi certain, qu'il est vrai que l'homme est élevé au-dessus de la bête, que Dieu est Dieu, que la vertu est différente du vice, & que l'Esprit de vérité & de sainteté, qui a fait parler les Apôtres, n'est pas un Esprit de malice & d'imposture.

Que si nous sommes convaincus de la vérité de ce grand principe, pourrons-nous douter de son importance? Est-il quelque nuage d'erreur, quelque violence de passion qui puisse nous cacher ce que c'est qu'une éternité, & sur-tout la redoutable alternative d'une éternité de bonheur ou de misère.

Tous les hommes ne voient pas cet objet de la même manière. La plupart en détournent les yeux volontairement. Plusieurs se font un bandeau des considérations humaines, pour ne pas l'apercevoir. On

se jette dans l'intrigue , dans les affaires, pour se mettre hors d'état de la voir; car l'éternité non plus que le soleil ne se regarde point fixement , & l'esprit de l'homme n'est peut-être pas assez fort pour en supporter la vue sans éblouissement; mais quoi qu'il en soit, ne suffit-il point de l'entrevoir ce grand, ce redoutable objet pour en être touché? Le moindre rayon d'une vérité si importante ne doit-il point entrer dans nos cœurs, émouvoir les endroits les plus sensibles de notre ame, nous occuper, nous remplir, nous pénétrer? Oui, Mes Freres, & c'est-là ce qui nous reste à vous faire voir dans la seconde partie de notre Discours. Car après avoir montré à votre esprit sur quels principes est établie la nécessité de bien mourir, il est temps de parler à votre cœur, en vous marquant quels sont les caracteres d'une heureuse mort.

II.

II. P A R T I E.

On ne peut s'empêcher de souhaiter la mort du juste , lorsqu'on considère quelle est la mort du méchant. C'est ici un état composé de frayeur & de surprise, de misere & de malice, d'impieté & de désespoir. Ainsi périt l'ancien Monde blasphémant dans les eaux du déluge , Sodome dans les flammes , Pharaon dans la mer rouge , l'Armée de Sennacherib sous l'épée de l'Ange qui l'extermina , Antiochus brisé aux yeux de Dieu à qui il fait la guerre , Hérode dans son lit rongé de vers , Pilate expirant dans un triste exil , Julien navré par une main invisible , à qui il rend hommage par les transports mêmes de sa fureur. Car il ne faut point douter , que , ce que ces insignes criminels souffrirent lorsque Dieu déploya sur eux ses jugemens extraor-

dinaires , cela même ne se fasse sentir à tous les méchans , lorsque la justice Divine vient les punir en leur faisant souffrir une mort ordinaire. Ils en sont aussi surpris , que s'ils étoient enveloppés d'un déluge d'eau, ou d'un déluge de feu. Ils sont aussi étourdis de ce coup , presque toujours imprévu, que s'ils étoient frappés de la foudre , ou accablés d'un tourbillon. Ils ne parloient que de paix à leur ame insensée , & voici une voix qui leur crie , qu'il n'y a point de paix pour le méchant. Cet Holopherne dormoit paisiblement , & ne rouloit que des songes agréables dans sa tête ; mais voici une épée dont l'éclat le réveille , & dont le coup va l'immoler ? La mort est l'épée du Dieu des vengeances (c'est la pensée du St. Esprit) ; épée qui descend du ciel , épée enivrée de sang , qui frappe les hommes inopinément , mais non pas sans avoir fait briller sa

lueur

leur funeste à leurs yeux. Combien cette vérité est-elle d'une commune expérience entre les hommes abandonnés à eux-mêmes, & combien seroit-il facile de la confirmer par des exemples connus? Mais pour cela il faudroit faire connoître l'histoire de la justice de Dieu sur les enfans des hommes; & j'estime qu'il faudroit plutôt vous faire, s'il étoit possible, l'histoire de sa miséricorde, en vous rapportant la fin des saints Hommes qui sont morts dans son amour; car c'est de celle-ci qu'il s'agit dans cet endroit: *Que je meure de la mort des Justes, & que ma fin soit semblable à la leur.*

Certainement, Mes Freres, autant que la mort du méchant est affreuse, autant celle du juste est-elle desirable. Le premier en mourant ressemble à un holocauste, victime de justice, qui obscurcit l'air par sa fumée, qui fait souffrir l'odorat par

son odeur. L'autre est semblable, lorsqu'il expire, à un encens précieux, qui s'exhale vers le ciel, pendant qu'il laisse une bonne odeur sur la terre : & pour dire quelque chose de plus particulier, la mort du juste est sainte & heureuse, deux caractères opposés à ceux que nous avons remarqués dans celle du méchant; sainte, parce qu'elle est comme l'expression de toutes les vertus; heureuse, parce qu'elle enferme le sentiment de toutes les consolations.

Je n'entens pas ici par une sainte mort, quelque-une de ces morts communes, qui sont plutôt signalées par de vains discours, que par les mouvemens d'une véritable repentance; lorsque la nécessité fait toute la piété du mourant, & que ne pouvant résister à la force qui l'entraîne vers le tribunal de Dieu, il tâche de s'étourdir lui-même & d'éblouir les autres en mettant les paroles édifiantes,

en

en la place de bonnes dispositions : une pareille mort , n'est ni assez rare , ni assez difficile , ni assez précieuse en soi , ni assez agréable à Dieu , pour être désirée avec tant d'ardeur. Qu'est-ce donc qu'une bonne mort ? c'est l'état de ceux qui savent prévenir cette mort naturelle qui les fait périr à nos yeux , par une mort spirituelle qui les fait longtemps mourir au monde , aux yeux de Dieu ; c'est une mort , en un mot , qui est accompagnée de la repentance , & qui a été précédée d'une longue mortification , & celle-ci a trois parties.

Il faut apprendre à mourir à son esprit , à son cœur , à sa chair. On apprend à son esprit à mourir , lorsque renonçant aux vaines curiosités de notre raison , on s'accoutûme à méditer sur sa dernière fin , & à faire de cette méditation , le remede du péché , une source de sanctification.

tion. C'est ce qu'un Prophète de
 Ps. XC. mande à Dieu en ces termes : Sei-
 16. gneur, *enseigne-nous à tellement compter
 nos jours. que nous en ayons un cœur de
 sagesse.* En vain espérons-nous de
 bien mourir, si notre esprit n'a fait
 une longue habitude de penser à la
 mort. Comment pourrons-nous
 souffrir un jour la réalité, de ce dont
 nous ne pouvons aujourd'hui soute-
 nir l'image : il faut donc penser à la
 mort, il faut se la représenter com-
 me certaine, comme prochaine,
 comme présente, & nous revêtant
 nous-mêmes des tristes, mais salutai-
 res idées de notre propre fin, nous
 regarder comme étant mortels, morts
 & mourans ; mortels, parce qu'il
 nous faut mourir ; mourans, parce
 que nous mourons bien-tôt ; morts,
 parce que nous avons cessé de vivre
 en partie, & que la mort nous a dé-
 ja ravi nos plus beaux jours.

La certitude de la mort doit nous
 faire

faire mépriser toutes les incertitudes humaines : car enfin, il est incertain si nous réussirons dans nos divers desseins, ou si nous ne réussirons pas ; si nous passerons la vie commodément, ou incommodément ; mais il est certain que nous mourrons ; certitude qui seroit affreuse à chacun de nous, si elle n'étoit commune à tous les hommes ; terme certain de tous les peut-être de cette vie ; fatale & inévitable conclusion des variétés de notre esprit, comme de l'inconstance des choses humaines.

Mais il faut ajouter à la certitude de mourir, le voisinage de la mort qui marche sur nos pas ; ô Dieu, que de surprise, que de frayeur, si dans la Société générale, ou même dans une Assemblée comme celle-ci, chacun voyoit clairement & précisément, quelle est la distance qui l'éloigne du tombeau ? Combien de gens voit-on qui roulent les projets d'un vaste avenir,

venir, dans une ame insatiable dans ses desirs, mais trop bornée dans ses connoissances, sans savoir qu'ils descendront aujourd'hui ou demain dans le sépulchre. Il est donc nécessaire pour se disposer à bien mourir, de se représenter la mort comme étant prochaine, & même comme présente: car elle l'est effectivement en tout tems, en tout lieu; elle entre dans nos appartemens avec l'air que nous respirons; elle se trouve dans les alimens destinés à notre nourriture; elle se cache dans les abîmes qui sont sous nos pieds, & dans les tourbillons qui roulent sur nos têtes; elle est enfermée dans notre sang, le même principe qui nous fait vivre, nous faisant mourir, & ce qui nous conserve, devant faire notre dissolution. Mais pour apprendre à notre esprit à mourir, il ne suffit pas de lui montrer la mort présente par tout, il faut encore lui faire concevoir ce qu'elle

qu'elle est ; car il arrive rarement que les hommes l'envisagent par tous les endroits qui en rendent la considération salutaire.

Il faut se dire à soi-même , non seulement que la mort est pour nous la destruction entière des organes de notre corps , la ruine générale de tous nos sens , la perte de la vue , de l'ouïe , de l'odorat , ces facultés de notre âme , dont chacune est si précieuse , qu'il semble que nous ne pouvons nous en passer ; mais encore qu'elle est le renversement universel de tous les appuis de notre confiance , le retranchement de tous nos commerces , la fin de toutes nos liaisons ; il faut considérer que c'est-là une triste solitude de notre corps , retranché du nombre des vivans , de notre personne , séparée de la société des hommes , de notre âme délaissée des autres & d'elle-même ; car c'est alors que les illusions dont elle s'étoit

s'étoit occupée, cessent pour toujours, & qu'elle est même abandonnée des songes de sa vanité.

Il faut se représenter la mort comme un naufrage général où tout nous échappe, pendant que nous tâchons de nous prendre à tout; comme un embrasement qui enflamme nos desirs qui consument leur objet; comme un état où l'ame s'attache plus fortement, & où elle voit périr tous ses attachemens; elle se perd dans la vanité, la vanité se perd devant elle, tout s'en va, tout disparaît.

Il faut regarder la mort comme une balance terrible, qui nous fait trouver légères toutes les choses qui nous avoient paru peser davantage; ou si vous voulez, comme une glace fidele, qui nous faisant voir les choses telles qu'elles sont, nous fait trouver des atomes, où nous avions imaginé des colosses, & des colosses
où

où nous avons imaginé des atomes, nous apprenant qu'on ne peut plus, ni estimer ce qui a pris fin, ni mépriser ce qui ne finit point. La mort nous fait connoître le prix du tems & sa vanité; la vanité de sa possession, le prix de son bon usage. La possession du tems est peu de chose, puisque le moment arrive où il n'y a plus de tems; mais le bon usage du tems est inestimable, puisqu'il nous vaut une glorieuse éternité: vérité que la foi nous fait connoître, mais qu'il n'appartient qu'à la mort de nous faire sentir.

Il faut considérer la mort comme une entrée de notre ame à plusieurs grands spectacles, que Dieu fait voir aux hommes dans ce grand moment, le spectacle magnifique des ouvrages de sa puissance qu'elle commence à connoître avec distinction; le spectacle terrible de sa vengeance, voyant les Démons, leurs tourmens, les es-

prits condamnés, leurs détresses; le doux spectacle de la miséricorde Divine, dont les moindres faveurs, dispensées même dans le tems, paroissent avoir un prix infini, par le rapport présent qu'elles ont à l'éternité; & enfin, le spectacle ravissant de la gloire, qui leur fait voir les cieux ouverts, les Anges, les Séraphins, ces légions éternelles qui assistent devant Dieu, les vérités divines, ces abîmes adorables de bonté & de perfection, cette sainteté éternellement célébrée, cette gratuité de Dieu qui marche devant eux, cette gloire du Seigneur qui fait leur arrière-garde, cette grace qui s'est changée en gloire, cette gloire qui est une grace éternelle & invariable.

Il faut regarder la mort comme une lumière qui dissipe nos ténèbres, les ténèbres du péché, & les ténèbres de l'affliction, pour nous mettre dans le jour, dirai-je agréable ou ter-

rible

rible de l'apparition de notre grand Dieu? car c'est ici le premier des jours pour le fidele, & le dernier des jours pour le méchant. La mort est un flambeau qui est en la main de la justice ou de la miséricorde de Dieu, qui nous éclaire pour nous faire connoître notre bonheur ou notre misère. Combien est-elle puissante pour réveiller la conscience endormie du pécheur impénitent? Ses remords font comme des serpens qui sommeilloient dans un lieu obscur, & qui présentement, frappés par l'éclat de la justice de Dieu, se réveillent, s'élancent & vomissent sur l'ame qui les a conçûs, leur fiel & leur venin.

Enfin, on peut dire que le moment redoutable de la mort, est un abrégé du tems & de l'éternité; c'est un abrégé du tems qui rappelle & réunit tous les bienfaits de Dieu, & tous les crimes de l'homme dans la

conscience du pécheur; c'est un abrégé de l'éternité, qui rend déjà présents tous ces tourmens, toutes ces horreurs qui ne doivent jamais finir.

C'est, Mes Freres, par de pareilles réflexions, qu'on peut, ce me semble, apprendre à mourir, non seulement à son esprit, mais encore à son cœur: car il n'est pas possible d'être profondément pénétré de ces vérités, sans mépriser le monde, & sans s'étudier à se mortifier, par le retranchement de ses passions criminelles: mais pour cela, il ne faut point agir au hazard, il faut se proposer une fin.

La plupart des hommes s'imaginent qu'ils doivent rapporter à leur vie, tous leurs plans, tous leurs projets; que leur prudence ne doit les accompagner que jusqu'à leur lit mortel, & qu'il leur est permis de mourir au hazard, après avoir fait
paroi-

paroître quelque habileté pendant leur vie; mais en cela ils renversent l'ordre des choses; car comme nous ne vivons que pour mourir, il est juste que notre sagesse regarde plus à la mort, qui est la fin, qu'à la vie qui n'en est, pour ainsi dire, que le moyen; comptant que la mort, quoique la dernière dans l'ordre du tems, est la première dans l'ordre de la dignité; & qu'ainsi comme c'est l'intention de l'Auteur de la nature que nous mourions, ce doit être le principal dessein de notre cœur de bien mourir. C'est ici qu'on pourroit trouver la définition de la véritable habileté, & de la véritable sagesse. L'insensé cherche à vivre à son aise, pour mourir ensuite comme il pourra; l'homme véritablement prudent se propose sur-tout de bien mourir, & se résout pour cela à quelle sorte de vie que ce soit. Voyons quelle est l'issue de ces deux différens desseins.

Un homme qui ne cherche qu'à vivre satisfait dans ce monde, fait tout ce qu'il faut, sans y penser, pour se faire une mort pénible, difficile, & même une mort affreuse, effroyable. Ces biens du monde, & qui font la joie présente de son cœur, feront, n'en doutez pas, le supplice de ses derniers momens. Plus il s'y attache aujourd'hui, & plus il aura de peine à s'en détacher alors. C'est un trésor de feu qu'il s'acquiert, dont son cœur sera brûlé. Ce sont des eaux de jalousie qu'il boit douces aujourd'hui, amères alors, qui lui brûleront les entrailles. Le savant sans humilité, qui ne cherche qu'à enrichir son esprit de connoissances qui le distinguent, ne l'aura rempli pour lors, que de doutes & de difficultés qui attaqueront sa foi; & il se trouvera qu'il aura consumé sa vie à acquérir ce qui s'oppose à sa consolation. L'ambitieux aura pris bien de la peine

ne

ne pour bâtir ces éminences de terre , qui fondent sous lui tout d'un coup, ou plutôt pour creuser le tombeau, l'abîme de sa vanité. Le vindicatif éprouvera dans ses derniers momens, que les haines qui ont agité son cœur pendant si long-tems, l'ont indisposé à recevoir les impressions de la grace & de la paix du Dieu de miséricorde : & le pécheur impénitent qui a crû que ses crimes se perdoient avec le tems qui les a vû commettre , les trouvera présens à sa conscience allarmée, au moment qu'il devra comparoître devant Dieu; ses crimes passés étant autant de bourreaux présens, qui le puniront après l'avoir rendu coupable , qui vengeront Dieu après l'avoir offensé; que si la justice que l'homme se rendra à lui-même est si terrible, que sera-ce que la justice que Dieu exercera ensuite sur lui ?

Nous devons penser précisément

F f 4

tout

tout le contraire d'un homme, qui aux dépens des faux agrémens de la vie présente, & des criminelles douceurs du péché, a pour but de bien mourir, qui rapporte tout à cette fin. Ce grand dessein le guide heureusement dans toute la conduite de sa vie, & ne lui permet point de faire de fautes dont il puisse ensuite se repentir. C'est une divine bouffole qui règle sa route, une aiguille aimantée qui le conduit en se tournant vers le nord de sa dernière fin. Avons-nous obtenu des richesses de la bénédiction de Dieu? Au lieu d'en faire les attaches de la vie, par des usages de vanité, nous en faisons les secours de notre mort, par des usages de bénéfice. Si nous cherchons à acquérir des connoissances, ce sont celles qui peuvent nous servir au jour qui terminera tous nos amusemens, toutes nos vaines curiosités, enrichissant notre mémoire de ces

ces vérités consolantes que l'Écriture nous fournit avec une si heureuse abondance, pour le réglemeut de notre vie, & pour la consolation de notre mort. Car c'est alors que toutes nos œuvres nous suivent; que nous voyons tous les pauvres, que nous avons, ou soulagés, ou négligé de soulager; que nous entendons tous les prédicateurs que nous avons ouïs; que nos paroles & nos pensées reviennent; & que la grace & la vérité de Dieu renouvelant en quelque sorte en nous leurs impressions, nous font sentir en un moment, le bien que nous avons ou fait, ou connu, ou espéré pendant toute notre vie.

Si la considération de la mort change nos desseins, elle doit aussi nous donner d'autres sentimens, car l'un est une suite de l'autre. On pardonneroit en quelque sorte à un homme qui se croiroit immortel, son appli-

Ff 5 cation

cation excessive à chercher ce qu'on nomme des établissemens ; mais il est assez naturel , ce me semble , quand on se voit mourir , de n'avoir ni un grand attachement pour le monde , ni une grande aversion pour l'adversité , & c'est là l'état de tous les hommes.

La mort est un terrible , mais juste commentaire de la morale de Jésus-Christ ; elle nous apprendra qu'on peut se déclarer contre ses propres penchans , sans être ennemi de soi-même ; qu'on doit se mettre au-dessus de tous les hommes par son humilité , & s'élever au-dessus de toutes choses par sa modération ; que les afflictions , la pauvreté , l'infamie même qui ont un terme qui les borne , sont moins redoutables que l'impatience , l'orgueil , & la cupidité qui n'en ont point , & qui après la mort font le supplice de ceux , dont ils ont fait le crime pendant la vie ; & qu'en-

qu'enfin nous avons moins de sujet de craindre nos ennemis que la haine, souvent injuste, & toujours mal entendue, que nous concevons contre eux. Etrange effet de notre corruption, qui nous empêche de voir que nous ne devons point prétendre de nourrir dans un corps mortel, des haines immortelles, & qu'en vain refusons-nous à Dieu le sacrifice de nos ressentimens, puisque nous ne pouvons nous empêcher de le faire à l'affoiblissement qui suit les années, au tombeau, à la mort, au tems qui triomphe de nous, comme de toutes les autres choses!

Certainement, Mes Freres, si nous faisons réflexion sur les suites de la mort, & si nous pensions avec quelle ardeur, dans ce moment important où se fera pour nous l'échange du tems avec l'éternité, le pécheur souhaiteroit pouvoir échanger sa vie, avec une vie innocente, ses vices,

Rom.
XII. I.

vices , avec les vertus de ceux qui ont plus sagement usé des bénédictions de Dieu , & du support de sa miséricorde ; nous trouverions que rien n'est plus propre que la considération de notre dernière fin , à nous faire glorifier Dieu , *en lui offrant nos corps en sacrifice vivant , saint & agréable , qui est notre raisonnable service.* Alors nous comprendrions , que plus le mondain ajoute d'agrémens à sa vie , plus il retranche de consolations de sa mort , qu'il suit l'ombre du bien aux dépens de toute sa félicité ; qu'il sème avec joie , pour moissonner éternellement avec larmes. Enfin , nous demeurerions d'accord , que ce n'est point acheter trop cher l'avantage de bien mourir , que de l'obtenir en mourant aux curiosités de son esprit , aux passions de son cœur , & aux voluptés de son corps.

Après cela , Mes Freres , il n'y a person-

personne qui ne comprenne ce que c'est que cette mort du juste dont nous avons entrepris la description ; c'est une mort sainte , c'est une mort heureuse ; une mort sainte long - tems prévue , & à laquelle on s'est préparé pendant toute sa vie ; mort qui a détaché notre ame du monde avant qu'elle la séparât de notre corps ; mort dont la pensée a été un remède contre le péché , & dont la venue est la destruction entière ; mort humble & soumise ; mort accompagnée de fermeté & de confiance ; mort féconde en paroles pleines d'onction , mais beaucoup plus en sentimens de piété ; mort qui fait mourir l'homme de péché , avec l'homme de la nature , pour faire vivre l'homme spirituel ; car il y a trois hommes dans l'homme , & leur destinée est réglée par la mort ; c'est une mort heureuse dans ses suites , divine dans ses sentimens ; mort heureuse qui fait
la

la lumière de nos yeux, la vie de notre cœur, la gloire de notre nature, l'accomplissement des promesses de Dieu, le triomphe de sa fidélité & de son amour, qui nous élève de la terre dans le ciel, du commerce des hommes au commerce de Dieu; mort divine dans ses ravissmens, que la paix de Dieu précède, que la gloire de Dieu suit, que la consolation du St. Esprit accompagne; mort accompagnée de l'effusion de nos ames en la présence de Dieu, & de l'effusion de Dieu sur nos ames; mort qui change notre foi en vue, notre espérance en possession, notre humilité en grandeur, & la grace que Dieu avoit cachée dans notre cœur, en une gloire qui éclatera aux yeux de toutes les créatures; mort qui détruit en nous l'homme de terre, pour nous rendre participans, autant que des créatures en sont capables, de la gloire de la Divinité. C'est là, Mes Freres.

Freres , c'est là cette mort bénite que les Saints de tous les siècles ont souhaitée , & que tous les hommes doivent souhaiter. Heureux de pouvoir dire avec eux, *O Dieu ! j'ai at-* Gen. XLIX. 18.
tendu ton Salut ; je sai que mon Rédemp- Job. XIX. 25.
teur est vivant ; mon ame a soif de Dieu ; Pf. XLII. 2.
du Dieu fort & vivant ; je viens rendre
mon ame entre tes mains ; car c'est toi
qui l'as rachetée , ô Dieu de vérité.

Mais pourquoi s'arrêter plus longtemps là-dessus ? Vous ne doutez point, Mes Freres, qu'il n'y ait un avantage infini à mourir comme il faut ; non, vous n'en doutez point, & vous n'êtes pas en peine de savoir en quoi cette mort consiste. Il ne s'agit plus de vous persuader ce que Dieu vous fait connoître dans ce moment, & que votre conscience vous fait sentir ; mais de vous en faire une application qui vous satisfasse, & vous console.

A P P L I C A T I O N

Mais c'est ici où est la plus grande difficulté. Car que pourrons-nous dire, sans trahir notre ministère & l'intérêt de la vérité, qui satisfasse tant de personnes qui pensent tant à la vie, & si peu à la mort? gens, ou dissipés par de vaines occupations, qui vivent dans l'oubli de Dieu & d'eux-mêmes, ou malheureusement attachés au monde dont ils recherchent les dangereux agréments, comme s'ils ne devoient jamais finir; ou même plongés dans une débauche, dans une sensualité, qui fait penser, que n'aspirant que de vivre de la vie des bêtes, ils croient aussi mourir de leur mort. Que pouvons-nous dire à toutes ces personnes, d'agréable & de satisfaisant? Leur dirons-nous qu'ils vivront toujours dans le monde, & que Dieu
pour

pour récompenser leurs désordres, leurs excès, leur accorde une immortalité de chair & de sang? Mais le Dieu de la sainteté, n'a pas cette complaisance pour la corruption des hommes. Leur dirons-nous que la mort est encore bien éloignée d'eux, & qu'avant qu'elle survienne, ils auront le tems de se satisfaire? Mais quel garand leur pourrions-nous donner d'une telle promesse? Avons-nous fait *alliance avec la mort*? Avons-nous traité avec le sépulchre? Est-il quel-
 que âge assez florissant, quelque rang assez élevé, quelque santé assez confirmée, quelque tempérament assez robuste, pour nous être une caution bien sûre à cet égard? Non, ce n'est pas là l'assurance que vous nous demandez, vous attendez de nous quelque chose de meilleur, vous voulez que nous vous fassions concevoir l'espérance de bien mourir. Plût à Dieu, Mes Freres, qu'il fût

aussi aisé que nous le fouhaiterions, de vous satisfaire sur ce sujet, & qu'on pût vous donner cette consolation, sans préjudicier à la vérité? Quelle plus grande nouvelle pourrions-nous vous annoncer? quelle plus grande joie pourriez-vous recevoir? Mais, mon Dieu! le triste, l'affreux embarras! qu'il est à craindre de vous laisser dans une espèce de désespoir, en vous refusant cette consolation, ou de vous tromper en vous la donnant mal à propos? jugez-en vous-même, que chacun se fasse justice dans le fonds de son cœur, aux yeux de Dieu, en supposant que c'est à lui que je parle.

Attentif à cet objet terrible que je viens de lui mettre devant les yeux, il se dit à lui-même, qu'il seroit bien malheureux s'il n'espéroit de bien mourir, & qu'il aura le tems de se reconnoître avant que de quitter le monde; mais ne fait-il pas que ce-
lui

lui qui a les clefs de la vie & de la ^{Apocal.} mort, est aussi le maître des tems & ^{I. 18.} des conjonctures? Que comme personne ne peut répondre du tems de sa mort, aucun n'est le maître de sa maniere de mourir; qu'on ne peut se répondre d'avoir la liberté de son esprit en mourant; & qu'enfin, nous n'avons pas plus fait accord avec la maladie, qu'avec la mort elle-même. Vous vous flatiez donc, sans doute, lorsque vous espérez avec tant de confiance que vous pourrez vous reconnoître dans les derniers instans de votre vie: mais je veux qu'en cela vous ne vous flatiez point, je suppose avec vous tout ce qui vous plaît de supposer, voyons après cela les fondemens de votre confiance. Vous employerez la liberté de votre esprit, à réfléchir sur vos péchés, & vous en aurez une véritable douleur, je veux le croire; car il y auroit du prodige à être indolent & insensible

dans cet état. Vous vous repentirez d'avoir offensé Dieu; je n'en doute nullement; mais qui vous répondra que cette repentance est telle qu'elle doit être, pour être agréable à Dieu? Elle peut être véritable; elle peut être un effet de la grace, aussi bien que de la nécessité qui vous presse, j'en conviens; mais une simple possibilité que cela soit, suffit-elle à votre espérance? Suffira-t-elle à votre consolation?

Le grand caractère de la véritable repentance, c'est la persévérance dans le bien, c'est une suite de bonnes œuvres, qui vous manquant, ne sauroient établir votre confiance à cet égard. Mais il y a plus que cela, c'est qu'alors vous vous souviendrez malgré vous, que plusieurs maladies, ou plusieurs autres accidens qui avoient mis votre vie en danger, vous avoient arraché les mêmes remords, la même repentance, les mêmes

mêmes desirs de bien vivre & de glorifier Dieu , que vous avez oubliez lorsque vous avez été hors du péril. Comment pouvez-vous vous assurer que cette répentance présente n'est pas de la même nature que tant de répentances passées ? qui vous répondra que, si Dieu vous rappelloit à la vie, vous ne feriez pas encore ce que vous avez fait tant de fois, qui est d'oublier vos vœux, vos promesses ? pensée terrible , doute affreux ; mais pourtant , pensée raisonnable, doute bien fondé, & tel qu'il ne faut pas moins qu'une espece de miracle pour le dissiper ? & quelle conduite insensée est celle de ne vouloir point nous assurer les consolations d'une heureuse mort, pendant que nous le pouvons, en suivant les voies de la Grace & de la Providence, & d'attendre au lit de la mort, des miracles pour notre conversion, possibles à la vérité ; car tout l'est à Dieu ,

mais trop rares pour être l'objet d'une espérance raisonnable ?

Chacun peut voir par là, où il en est, & ce qu'il doit attendre; il est aisé d'apprendre l'art de bien mourir, le secret consiste en deux mots, c'est de bien vivre. Ne comptez plus que vous vous répentirez, mais répentez-vous dès à présent, dans ce moment, aujourd'hui que vous entendez la voix de Dieu, il n'y a que ce moment, & la suite qu'il aura, qui puisse vous répondre que vous ne mourrez point de la mort des impies, que votre mort ne sera pas un sacrifice fait à la justice de Dieu, un commencement de sa vengeance, un échange avec la mort éternelle. O Dieu quelle idée! quel objet! quelles horreurs!

Croyez-moi, Mes Freres, ou plutôt croyez-en votre cœur qui vous le dit mieux que personne ne pourroit vous le dire. Le hazard seroit

roit trop grand, sauvons notre ame, non seulement de sa perte, mais de tout danger. La mort est incertaine, prévenons ces incertitudes; nous ne savons par quel chemin elle viendrait à nous, allons à elle par le chemin que nous ouvrent la sagesse & la miséricorde de Dieu, qui est celui de la piété & de la vertu. Certains que nous mourrons un jour, & même que nous mourrons bien-tôt, commençons de mourir dès à présent. La mort est assez près de nous pour dire qu'elle est déjà venue. Tout est prêt pour le voyage, vous partirez dans un moment. Allumons des flambeaux funébres; préparons, si nous voulons, notre sépulture, faisons notre testament, prenons congé les uns des autres; à peine aurons-nous fait tout cela, que la mort sera venue, & que le tems aura passé plus vite que nos adieux.

Employons donc ces années, ces

G g 4

jours,

jours, ces heures, ou plutôt ces momens, à faire notre paix avec Dieu, dans un saint commerce de piété avec lui, & de charité avec nos freres. Pensons tout, faisons tout, pourvoyons à tout, comme des mourans, qui n'ont que quelques instans à vivre. Que nos journées commencent, comme doivent commencer les jours d'éternité; qu'elles finissent comme nous souhaitons que finisse notre vie. Que nos yeux soient purs de convoitise, nos lèvres de médisance, nos mains d'injustice, notre esprit de mauvais préjugés, & notre cœur d'affections criminelles. Veillons avec application, prions avec ardeur, secourons les pauvres sans ménagement.

La mort & la charité produisent des effets tout contraires; la charité perpétue ce que la mort fait périr; elle sauve les œuvres de miséricorde du naufrage du tems qui détruit toutes

tes

tes les autres choses. Les œuvres ne périssent point sur la terre, elles montent au ciel. Les oraisons & les aumônes ne s'arrêtent point ici bas, elles montent devant Dieu, le monde est une figure qui passe déjà, & les cieux doivent un jour disparaître avec un bruit de tempête; mais, les œuvres de la charité nous suivent après la mort, & elles doivent nous accompagner, après que les trônes seront roulés, jusqu'au trône de Dieu, lorsque nous serons jugés sur la règle de notre propre bienfaisance. Faire du bien, n'est donc pas seulement la vie des belles âmes, comme quelqu'un l'a dit autrefois, c'est encore le moyen de perpétuer une belle vie, c'est moissonner dans le temps pour l'éternité; c'est jeter sur la terre, une semence, qui germant au delà du tombeau & de la mort, nous produit dans le ciel une moisson de gloire & de béatitude; c'est une di-

vine maniere de se perpétuer, un moyen de triompher de la mort, un art de ne mourir jamais.

Que la nature ne se plaigne point qu'on la fait mourir avant le tems, & que la Religion est comme une espèce de mort anticipée; puisque ce n'est pas tant à mourir, qu'à vivre, que nous l'exhortons présentement. C'est mourir, & non pas vivre, que de se trouver dans l'état des mondains, que de vivre sans oser considérer ce que c'est que la vie, que de n'oser regarder, ni en avant, ni en arrière; considérer le passé ni l'avenir; & tels sont ces hommes sensuels dont les vues sont fixées au présent; duquel leur ame ne s'éloigne jamais, qu'elle ne se trouve dans de tristes agitations, dans des frayeurs mortelles; mais c'est vivre que de vivre avec réflexion, de penser à l'usage qu'on fait de la vie, que de regarder le ciel & la terre, le tems & l'éter-

l'éternité ; que de porter une vue assurée sur le passé & sur l'avenir de sa condition ; que de s'étendre par la pensée & par l'espérance dans toutes les parties de sa durée, dans toutes les différences du tems. C'est vivre, & véritablement vivre, que de vivre avec le repos de la conscience, que de vivre pour Dieu, que de vivre de la vie des Saints, de cette vie de grace qui doit être une vie de gloire.

O que la foi nous étoit nécessaire pour soutenir la nature trop foible, trop aveugle, pour trouver des consolations en elle-même ; la nature, dis-je, tremblante & étonnée aux approches de la mort !

Regardons, Mes Freres, à Jésus-Christ qui est mort pour nous, & nous serons engagés à bien mourir. Que les détresses de son agonie, servent à consoler tous les agonisans,
dont

dont les yeux sont sur lui; que son tombeau sanctifie nos tombeaux.

Car il n'appartient qu'à ce Roi des siècles, de triompher du tems & de la mort, & de faire voir à notre foi un spectacle qui rassure, qui console la nature. En effet, si dans notre tombeau nous trouvons la fin de ce monde visible par rapport à nous, une loi de n'être plus ce que nous étions, la destruction d'un membre de la société, l'anéantissement du monde & de ses vanités, la dissolution de notre corps, & la fin de ses convoitises, le triomphe du Démon, les frayeurs de la conscience, un ombre des jugemens & de la mort à venir! dans le tombeau de Jésus-Christ; au contraire, nous trouvons la création d'un nouveau monde, composé de nouveaux cieux & d'une nouvelle terre, là où la justice habite; une loi d'être toujours ce que nous

nous

nous avons commencé d'être par la grace de Dieu, l'établissement d'une société céleste, dont nous sommes les membres, qui est la famille de Dieu; un monde, non un monde de vanité, mais un monde de bonheur & de gloire promis à notre espérance; le rétablissement glorieux de notre corps assuré à notre foi; le regne du Démon détruit; l'immortalité manifestée; la conscience réconciliée avec Dieu & avec elle-même; la justice de Dieu pour jamais d'accord avec sa miséricorde, la bénédiction du tems & la gloire de l'éternité. Sur notre tombeau nous pouvons insulter au monde, en disant, *Vani- Eccles. té des vanités, tout est vanité*: mais sur ^{l. 1.} le tombeau de Jésus-Christ, nous pouvons insulter à la mort qui a triomphé de la vanité humaine, en nous écriant, *Où est, ô mort, ta victoire! où est, ô sépulchre, ton aiguillon!* ^{1 Cor. XV. 55.} notre mort nous demande de la compassion

passion , des regrets , des larmes ;
 mais la mort de Jésus-Christ ne veut
 de nous que confiance , que joie ,
 qu'allegresse : *nous sommes morts , mais*
 Col. III. 3. 4. *notre vie est cachée avec Christ en Dieu ;*
& quand Christ qui est notre vie appa-
roîtra , nous apparottrons aussi avec lui
en gloire. O vie de Dieu cachée
 dans les infirmités de l'homme ! Ô
 vie de l'homme cachée dans la gloire
 de Dieu ! Puisses-tu éclairer notre
 foi , soutenir notre patience , ani-
 mer notre zèle , tourner vers Dieu
 nos pensées & nos regards , sancti-
 fier nos derniers soupirs , & nous
 faire dire dès à présent avec autant
 de fruit & de consolation , que de
 raison & de justice ; *Que je meure de*
la mort des Justes , & que ma fin soit sem-
blable à la leur. Ainsi soit-il.

Fin du Tome II.